



HAL
open science

L'élevage pastoral : produire des biens, produire du lien. Entretien avec deux éleveur×se×s en système pastoral intégral

Nicolas Lescureux, Savalois Nathalie, Patrick Mayet

► To cite this version:

Nicolas Lescureux, Savalois Nathalie, Patrick Mayet. L'élevage pastoral : produire des biens, produire du lien. Entretien avec deux éleveur×se×s en système pastoral intégral. Aliénor Bertrand; Anne Blondeau Da Silva; Dominique Taurisson-Mouret. Réinventer le pastoralisme, Belin éducation, pp.75-96, 2023, 979-10-358-3147-9. hal-03924210

HAL Id: hal-03924210

<https://hal.science/hal-03924210v1>

Submitted on 26 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

L'élevage pastoral : produire des biens, produire du lien

Entretien avec deux éleveurs en système pastoral intégral

Nicolas Lescureux, ethnoécologue au CNRS, s'entretient avec Nathalie Savalois et Patrick Mayet, deux paysans au parcours un peu atypique, qui se sont installés en élevage herbassier en plein air intégral, sur parcours. Quels sont leurs rapports avec leur activité, avec leurs animaux, avec leur territoire ? Comment définissent-ils l'élevage pastoral et comment le vivent-ils ?

Après un parcours universitaire en écologie et en sciences sociales, puis une thèse en Sciences de la société à l'université de Marseille, Nathalie est entrée à l'école de bergers du Merle en 2014 puis s'est installée à Brissac, dans l'Hérault, en 2015, avec un petit troupeau allaitant de brebis de race Raïole qui estive sur le mont Aigoual.

Après un bac scientifique option agronomie, des études d'écologie et un passage par le monde de la recherche et le monde associatif, Patrick s'est lancé dans l'élevage en 2014 avec un troupeau allaitant de brebis et de moutons de race Raïole sur sept communes entre Quissac (Gard) et de Claret (Hérault). Depuis 2021, il est en GAEC avec sa compagne Mathilde, qui élève des chèvres laitières, et ils occupent une ferme de la Société civile des terres du Larzac, dans l'Aveyron, mais continuent de transhumer dans les garrigues et sur le causse Noir.

Nicolas Lescureux est ethnoécologue, spécialisé dans les relations entre humains et animaux. Il s'intéresse à la construction des savoirs sur les comportements animaux chez les éleveurs et les chasseurs, aux relations entre les éleveurs, les chasseurs et leur environnement, notamment les prédateurs, et à la gestion de la diversité domestique dans les élevages pastoraux.

Devenir éleveur en système pastoral : qui, pourquoi et comment ?

Nicolas Lescureux [NL]. Comment décririez-vous votre activité ?

Patrick Mayet [PM]. Je suis éleveur-berger transhumant pluriactif. Parce qu'on fait autant d'activités d'élevage que de la transformation, de la comptabilité, de la menuiserie, de la culture. On carde de la laine, on vend des chapeaux, on est lainiers, filateurs... peut-être pas filateurs mais voilà on a beaucoup d'autres activités techniques qu'on doit maîtriser.



Nathalie Savalois [NS]. Je pense que, peut-être le plus juste, le plus précis, c'est de dire que je suis éleveuse-bergère d'un troupeau en plein air intégral, au pâturage intégral et transhumant. Mon troupeau, c'est la seule chose, avec mon petit matériel, qui m'appartient, donc je suis éleveuse-bergère sans terre. Je suis éleveuse parce que mon troupeau m'appartient, c'est moi qui fais naître mes agneaux, et je m'en occupe toute l'année, sauf l'été quand elles montent à la montagne. Je suis éleveuse-bergère parce que je garde mon propre troupeau, il pâture, il n'est pas seulement en bergerie ou en parc à l'extérieur. Je les sors aussi sur parcours et voilà, ça demande un apprentissage aussi et un savoir-faire : comment faire manger des brebis sur parcours.

NL. Comment qualifieriez-vous cette activité ?

PM. C'est un mode de vie. Quelque part entre un mode de vie espéré et une activité professionnelle forcée. Parce qu'on est dans un système où on nous impose de débrancher à la retraite, alors que je le vis au quotidien comme quelque chose qui n'est pas une activité professionnelle mais pleinement comme quelque chose qui fait partie de mon quotidien, de chaque instant... j'y suis pleinement dédié.

NS. Le premier mot qui me viendrait aujourd'hui, c'est « prenante ». C'est une activité qui est choisie, qui est engagée, et qui répond à certains de mes besoins fondamentaux, c'est-à-dire d'être dehors, le plus possible, avec les plantes, les animaux, d'avoir ce contact permanent avec les cycles de la vie. Chaque année est un cycle, il y a un renouveau, avec les naissances, la transhumance, le retour du troupeau à l'automne, tout ça... Et c'est aussi, parmi les besoins fondamentaux, le sentiment d'avoir une place, un rôle au sein de mon village, et de ma localité, au-delà du village. Je trouve qu'un troupeau, c'est une âme pour les espaces naturels ou semi-urbanisés qui font partie d'une commune, et puis qui fait sens, ne serait-ce que par sa présence. Les habitants me remercient, ils sont contents que le troupeau soit là, de me croiser quand ils se promènent, de discuter avec moi, de voir les bêtes, de les entendre, de sentir leurs odeurs... de voir des paysages bucoliques, en quelque sorte. Et puis, ce n'est pas forcément les mêmes personnes, mais ils sont contents de manger de la viande produite au pâturage, à côté de chez eux, et voilà. Et pour moi, mon activité c'est un engagement à perpétuer des savoirs et une ambiance de vie sur un territoire. Même si on travaille beaucoup tout seul, les dimensions de partage sont nombreuses, en fait.

NL. Comment en êtes-vous venus à cette activité ?

PM. Sur un gros malentendu. J'ai épuisé ma patience au sein du monde associatif, de plus en plus corrompu, avec un décalage de plus en plus grand entre les idées et la pratique. Je me suis épuisé dans les relations humaines dans le domaine de la recherche. L'administration des collectivités territoriales, au Conservatoire botanique, c'était assez lourd... Du coup, je cherchais un peu de cohérence et il s'avère que monsieur Grellier¹ nous a dit lors d'une transhumance du mois de juin : « au premier janvier, il n'y aura plus de bêtes dans ma bergerie... à bon entendeur salut ! » Du coup, j'ai réfléchi et je me suis décidé parce que le boulot me saoulait, la copine, la maison en collocation... J'avais besoin de changement et de cohérence et je me suis dit : « allez vas-y ! »

1. Bernard Grellier, éleveur-berger auquel Patrick a acheté une partie du troupeau.

NS. Ça a été un long chemin je pense. C'est quelque chose qui m'a toujours fascinée. J'ai grandi au Pays basque donc un pays de troupeaux, de brebis, mais voilà j'ai fait des études supérieures, poussée par mes parents, poussée peut-être aussi par un besoin de reconnaissance, jusqu'au moment où je me suis autorisée à penser que ce n'était pas un quotidien — le métier de chercheur en fait — qui me convenait, qui me plaisait. Comme j'avais envie, dans la recherche, de travailler sur l'élevage, à force de rencontrer des éleveurs ils ont réussi à me faire imaginer que c'était possible que je change de chemin. Et voilà, en ayant une petite période de réflexion sur ce que je voulais faire de ma vie, autour de la trentaine, je suis retournée à l'école, à l'école de bergers². Une école de bergers salariés parce que j'avais plus besoin des savoirs de bergers que des savoirs d'exploitants agricoles. Donc je suis allée sur cette formation-là, qui a duré un an et puis à l'issue de cette formation il y avait un troupeau à la vente sur l'estive où j'ai été formée, où j'étais en stage et voilà, ça s'est enchaîné.

NL. Comment caractériseriez-vous votre système d'élevage par rapport à d'autres systèmes existants ? Est-ce que vous considérez votre système comme un système pastoral ?

NS. Pour moi c'est un système hyper-extensif, transhumant donc ovin viande 100 % plein air et 100 % pâturage. Petit troupeau, petit effectif, et voilà. On peut dire qu'il est pastoral. Ce que j'entends par 100 % pâturage, c'est ça. Il n'est que pastoral. Il est pastoral++ dans le sens où mes bêtes sont gardées et ne sont nourries qu'au pâturage. Parce qu'il y a des élevages qui sont dits pastoraux parce qu'ils sont nourris au pâturage, mais pas forcément que de ça, et pas forcément avec de la garde sur parcours. Pastoral, pour moi, c'est qui mange au pâturage, mais on ne sait pas comment et on ne sait pas dans quelle proportion. Mais il peut y avoir plusieurs formes de pastoralisme et c'est pour ça que je n'emploie pas ce terme et que je dis plutôt 100 % pâturage.

PM. C'est un système marginal, à tout point de vue. Marginal parce qu'on n'est absolument pas représentatifs de la profession. On va chercher la ressource là où elle est, c'est-à-dire sur pied. On essaie de ne pas avoir trop de bêtes, simplement parce que notre limite c'est nous, nos capacités de boulot. On essaie de faire en sorte d'avoir des produits valorisables, et pour avoir des produits valorisables, il faut que les bêtes soient en état, et pour que les bêtes soient en état, il faut qu'elles arrivent à trouver ce dont elles ont besoin. S'il y a trop de bêtes, ça devient chaud, donc on a des effectifs qui sont un peu variables et la répartition de notre troupeau sur le territoire est assez variable. En gros, on a maintenant le siège d'exploitation dans l'Aveyron sur le Larzac, la zone d'estive qui n'est pas forcément très loin mais qui n'est pas sur le siège d'exploitation, ça peut être sur le Causse Noir ou plus loin sur le Larzac, et une zone d'hivernage dans les Garrigues. En fonction des conditions météo et de la ressource, on jongle avec ces trois zones. Et sur ces zones, on joue avec les filets électriques et la garde à bâton planté pour valoriser la ressource en fonction des paysages. Si le paysage est un peu trop fermé, un peu trop accidenté, on va plutôt aller garder, et si c'est plutôt plat, facilement parcourable, on va plutôt parquer. Il y a des moments où on va allier les parcs dans le plat facile et la garde dans les endroits proches plus escarpés ou moins accessibles. On est en système exclusivement pastoral. C'est ça qui est marginal. Parce qu'il y a beaucoup d'élevages en zone méditerranéenne qui sont très

2. L'école du Merle, à Salon-de-Provence dans les Bouches-du-Rhône.

pastoraux, mais ils passent deux voire trois mois en bergerie pour les mises bas, avec les stocks de fourrage et d'orge. Il y a des systèmes très pastoraux dans les Alpes où ils passent 4 à 5 mois en hors-sol total parce que dehors il y a de la neige. Bon, avec du foin récolté sur les parcelles qui sont adjacentes à la petite bergerie, mais... Oui, il y a plein de systèmes pastoraux en France, mais des systèmes qui soient intégralement sur de la ressource sur pied, il y en a peu je pense. Je ne connais pas tout le monde ! Pour moi c'est une ressource naturelle, au sens non-cultivée, donc les bêtes qui mangent sur prairies artificielles, ce n'est pas du pastoralisme. C'est un système herbager, soit, mais ils ont beau prendre la ressource sur pied, pour moi ce ne sont pas des systèmes pastoraux. Parce que sinon, il n'y a plus de mots pour nous décrire à nous !

Produire quoi, comment, avec qui et pour qui ?

NL. Qu'est-ce que vous produisez avec votre activité pastorale ?

PM. Alors on va commencer par ce qui est mis sur les étals : la viande, la laine, le cuir... et si on s'éloigne un peu, du fumier, si on s'éloigne encore un peu, on produit du savoir qu'on va partager. On prend des stagiaires, on participe à un réseau d'échanges entre nous, donc on produit de la connaissance qu'on va diffuser et du savoir pour nous-mêmes. Mais après, même si notre manière de conduire en exclusivement pastoral est assez marginale, l'activité pastorale est quand même, en tout cas dans le sud de la France, assez présente et largement partagée. Donc la spécificité pastorale, on n'en est pas les derniers détenteurs, loin de là. La manière ne change pas, par rapport à ceux qui passent deux ou trois mois en bergerie pour l'agnelage. Tout le reste du temps, on a les mêmes pratiques que les autres. La spécificité, ça va être d'être en permanence soumis aux aléas et de devoir trouver des solutions 365 jours par an avec ce qu'il y a dehors. C'est juste ça. On produit aussi du lien. Du lien entre éleveurs parce qu'on fonctionne collectivement sur une partie de l'année avec l'estive collective. On fonctionne collectivement sur la valorisation de certains produits, que ce soit la viande avec l'entrée dans le groupement d'intérêt économiques (G.I.E.) des fermes du Grand Causse, la laine avec la démarche Raïolaine qu'on avait montée à l'époque, et ce qu'on est en train de remonter là sur le Larzac. Ça va être la boutique paysanne dans laquelle on est rentrés pour la vente des produits à Millau. Mais c'est aussi la relation aux gens du territoire à travers la consommation des produits, puisqu'on est en lien direct avec les consommateurs, avec des commandes de viande qu'on va livrer chez les gens ou que les gens viennent chercher sur des points de collecte. Ça va être du lien avec les autres professionnels du territoire. Par exemple, le fait d'avoir travaillé sur la valorisation de la viande de mouton³ avec la Maison familiale rurale de Claret et sa section cuisine. Avec les Chefs d'Oc⁴, toujours sur l'histoire de la valorisation du mouton, donc avec les chefs de la région. Du lien au territoire : visite du troupeau par les classes des écoles maternelles et primaires du secteur, les étudiants de Montpellier, les chercheurs de Montpellier. Voilà, on produit des choses, on produit du lien. On produit du paysage. On participe au maintien d'espaces ou de milieux ouverts, ou à la réouverture de certains milieux. Par exemple l'ouverture des sous-bois. On produit de la prévention pour les risques incendies en allant

3. Ici dans le sens de mâle castré.

⁴ <https://www.chefsdoc.fr/association-de-bienfaiteurs/>

pâture autour des villages et autour des habitations. Du coup, à force, effectivement ça se voit que le troupeau y passe.

NS. Eh bien... de la viande, de la laine, du fumier, pour ce qui est des produits bruts. Après, je ne prétends pas produire des paysages, mais je prétends peut-être contribuer un peu à les façonner, parce qu'en système hyper-extensif, on ne fait pas la même pression de pâturage partout, et en termes d'entretien, on n'a pas le même impact sur toutes nos parcelles. Mais oui, je pense contribuer un peu à la réduction, à la limitation de l'embroussaillage. Sans aller jusqu'à produire des paysages, on en fait partie, on le change un peu ; quand le troupeau pâture, quand il est sur ses pâturages, rien que sa présence modifie un peu le paysage. On produit une ambiance, en fait. Clairement le son, les odeurs, la présence, la capacité à être là, vues, observées, à discuter... On produit la disponibilité de partage du pastoralisme en fait, de cette activité-là. Parce que je peux discuter avec les gens, je me mets à la disposition de l'école aussi pour les petits. Je leur ai donné mon calendrier, je leur ai dit : si vous voulez faire des activités pour apprendre un peu ce qu'est la vie d'un troupeau toute l'année. Ça, et puis le lien social, du lien social avec les gens qui ont envie de participer à cette vie. Sur une transhumance, j'ai des amis qui sont devenus des amis par envie de partager ça et de s'investir, et aujourd'hui ça en fait profiter plusieurs familles, et c'est chouette aussi, je trouve, de vivre ces choses-là pour les gamins et les adultes qui ont envie de comprendre le sens de tout ça. Après ils ne sont pas nombreux, ces gens-là, mais je suis quand même régulièrement sollicitée par quelques personnes chaque année. Quand je parle de la transhumance, tout le monde a envie de la faire, alors je ne peux pas proposer à tout le monde de la faire parce que c'est compliqué à gérer mais voilà, il y a quelque chose qui fascine. Enfin, peut-être qu'on produit un peu du rêve aussi et du plaisir à partager et à vivre des situations ressourçantes et enrichissantes.

NL. Vous élevez tous les deux des ovins et des caprins. Pourquoi avoir choisi ces espèces-là ?

PM. Déjà le fait d'en avoir deux parce que j'aime la diversité. Des chèvres parce que c'est le premier truc que j'ai eu, parce que la copine de l'époque, elle voulait une chèvre, alors on a eu une chèvre pour mettre dans le jardin. Ensuite j'ai eu un chien. Enfin, on a eu nos chiens, et l'idée c'était quand même de se servir de chiens de troupeaux pour faire du troupeau sans forcément avoir de troupeau au début. Et une chèvre toute seule ça ne suffit pas pour dresser un chien, donc on a trouvé quelques brebis pour dresser le chien et puis il y a eu l'opportunité d'avoir le troupeau de brebis de Bernard, donc j'ai eu des brebis, parce que je n'avais pas forcément l'idée de faire de la valorisation laitière, plutôt de la viande, et entre les ovins et les caprins, la viande c'est quand même plutôt une histoire d'ovins. Et puis tout ce que j'ai appris c'était avec un troupeau de moutons, donc on s'attache un peu quand même aux choses qu'on apprend et au contexte, et on reproduit. Voilà, mais j'aime bien les moutons, puis j'aime bien tout ce qu'on peut faire avec aussi, la valorisation de la laine et tout...

NS. J'ai un peu hésité entre chèvres et brebis quand j'étais en perspective d'installation, mais les brebis, peut-être parce que ce sont les animaux de mon enfance et que je les aime bien, c'est à ma mesure, ça me paraît adapté au milieu où on est. Je ne me vois pas élever des vaches ici. J'aime l'odeur, le comportement, l'effet troupeau. Je crois que j'ai plus de familiarité avec ces deux espèces-là qu'avec d'autres. Et j'ai plusieurs espèces parce que

j'aime bien les chèvres et que je trouve que c'est chouette d'avoir quelques chèvres. Je trouve que ça change un troupeau d'avoir des chèvres avec les brebis. Les brebis toutes seules, je trouve que c'est un peu niais. Alors que quand les chèvres sont là, les brebis sont plus rassurées, elles sont plus boute-en-train, elles suivent les chèvres qui savent qu'elles sont autorisées, parce que les brebis, elles, ne sont jamais sûres de savoir si elles ont le droit d'aller là, ou là, alors que les chèvres, elles, le savent un peu plus, et du coup c'est un peu plus facile. Pour moi, les chèvres, à la base, c'était parce que j'aimais bien l'idée. Je n'en avais qu'une au début. L'idée était d'avoir du lait aussi, un peu, pour la maison, et puis pour les agneaux dont la mère en manque aussi, en période d'agnelage ; ça pouvait aider d'avoir un peu de lait de chèvre. Mais bref, ces deux espèces ensemble me plaisent bien. Après je peux aussi envisager un jour de n'avoir plus que des chèvres, puisque j'avais imaginé ça.

NL. Vous travaillez tous les deux avec une race locale de brebis, pourquoi le choix de cette race ?

NS. Les brebis sont des Raïoles, c'est une race rustique locale des Cévennes. Il y en a trois, des races rustiques locales⁵. Il se trouve que ce sont des éleveurs de Raïole qui m'ont ouvert leur porte, et c'est un berger ancien éleveur de Raïoles⁶ qui m'a proposé de faire mon estive de fin de formation avec lui. Il y avait un troupeau de Raïoles à la vente et c'est pour ça que je me suis retrouvée avec des Raïoles, mais c'est une race qui me plaît bien. En fait, c'est un troupeau qui me plaisait bien surtout. Enfin, disons qu'en gros pour moi, la Raïole c'est surtout un groupe d'éleveurs et des pratiques, un type de conduite. Ce n'est pas la race en termes de génétique ou de reconnaissance dans les organismes de sélection, c'est vraiment le cadre, le travail avec cette race et ce qu'on a recherché comme qualité qui m'a plu. Déjà l'ouverture d'esprit, *a priori*, des éleveurs et puis leur quête de rusticité, de résistance aux aléas climatiques, aux disettes. L'intérêt pour des bêtes qui sont capables de se débrouiller dans des pays difficiles, compliqués. Donc on part avec un bon potentiel quand on achète un troupeau à des éleveurs qui travaillent là-dessus. Et les chèvres, il y en a des croisées et des Roves⁷, parce que pareil, les Roves j'aime beaucoup. J'aime beaucoup l'esthétique de la Rove, et puis pareil, c'est une race rustique qui fait un lait particulièrement savoureux, et voilà.

PM. Les Raïoles, c'est le hasard de la rencontre avec un bonhomme qui avait ça et qui m'a ouvert les yeux sur la possibilité d'une activité marginale assez cohérente avec un territoire. Ces races sont adaptées à mon territoire et à mon système d'élevage. C'est un peu logique parce que ça répond à des pratiques anciennes donc tout pastoral avec beaucoup de moutons⁸ et la valorisation d'une viande âgée. C'étaient des fonctionnements historiques sur ce territoire, avec cette race-là, donc moi ça me va bien d'avoir cette race-là, en tout cas la Raïole en l'occurrence pour les moutons. Cette race est cohérente avec mon

5. Voir M.-O. Nozieres-Petit, A. Lauvie, « Diversité des contributions des systèmes d'élevage de races locales. Les points de vue des éleveurs de trois races ovines méditerranéennes », *Cahiers Agricultures*, 27(6), 2018, 65003.

6. Bernard Grellier, celui qui a vendu une partie de son troupeau à Patrick.

7. Chèvres du Rove, race caprine des Bouches-du-Rhône (voir <http://chevredurove.com>).

8. Ici le mâle castré.

territoire, mes pratiques et mes objectifs de production. Elle est notamment propice à faire du mouton parce que ça fait des générations qu'on faisait du mouton avec ces machins-là et parce qu'on est en zone méditerranéenne avec des conditions météo très variables, assez extrêmes. Et nous avons su sélectionner chez cette race une aptitude à la reprise de croissance suite à une période de disette. Il s'avère aussi qu'avec ces arrêts et ces reprises de croissance, il y a un stockage intramusculaire de la graisse donc une viande persillée... et ça c'est bon ! C'est pas mal en termes gustatifs, en termes culinaires, c'est assez recherché. Ce sont des moutons qui étaient, disait Carlier en 1700 et des brouettes, parmi les bêtes les plus recherchées : les moutons du Languedoc et du Rivalal étaient les bêtes les plus recherchées de France⁹, pour leur viande.

NL. L'adaptation des troupeaux aux conditions locales, ce n'est qu'une question de génétique ?

PM. Non. Il y a des adaptations individuelles. Une culture, n'ayons pas peur du mot ! Oui, une histoire, une cohésion, tout ça... après ce n'est pas que ça. On sélectionne les comportements. Les béliers, s'ils commencent à gratter, à montrer les cornes dès que tu t'approches... on les invite à table très vite !

NS. Ah oui, c'est sûr que les bêtes ont une grosse capacité d'apprentissage. Il y a beaucoup d'acquis et de transmission des habitudes entre les mères et leurs agnelles. D'ailleurs c'est pour ça que mes agnelles montent à la montagne avec leur mère, impérativement ! Pour moi ça me paraît inconcevable de les séparer. Quand j'ai créé mon îlot de pâturage, j'avais cette idée en tête de faire la même chose chaque année, de pâturer sur les mêmes secteurs, avec les mêmes couchades et d'utiliser leurs capacités de transmission pour qu'elles se sentent bien, chez elles. Si je peux leur éviter le plus possible d'avoir à tout le temps réapprendre, elles focalisent sur autre chose : manger, dormir, être en forme... et s'amuser. Pour moi un troupeau qui s'amuse, c'est un troupeau qui est à l'aise là où il est, qui est en forme et qui n'est pas fatigué à s'adapter constamment, à manquer de ceci, de cela. Donc oui, l'apprentissage c'est super important et l'acquis a beaucoup d'importance. Le revers de la médaille, qu'elles soient capables d'apprendre, c'est de trop miser dessus aussi. Pour certaines choses et notamment pour le bien être du troupeau, c'est important d'utiliser ces capacités d'apprentissage et de transmission au sein du troupeau, mais pour leur confort je trouve que c'est bien aussi de ne pas trop jouer dessus. Tout ça pour dire que tout est beaucoup plus paisible quand elles ont leurs habitudes, même dans un environnement riche et stimulant. Donc oui, c'est central ! Dans nos pratiques et dans nos choix de conduite.

NL. Comment avez-vous sélectionné vos animaux au moment de votre installation et comment sélectionnez-vous aujourd'hui ceux que vous gardez ?

9. « Les moutons gras de la plaine de Gange en Languedoc sont d'un prix bien supérieur à ceux du Rivalal et de la Salanque, par le goût délicat qui est le mérite de leur chair et qui la fait rechercher comme un mets rare et exquis » dans C. Carlier, *Traité des Bêtes à laine ou méthode d'élever et de gouverner les troupeaux aux champs, et à la bergerie : ouvrage pratique, suivi du dénombrement et de la description des principales espèces de Bêtes à laine dont on fait commerce en France ; avec un état des différentes qualités de laine et des usages auxquelles elles servent dans les manufactures*, Vallat La Chapelle, Paris, 1770.

NS. Eh bien à l'école on avait appris que c'était bien de prendre un lot de bêtes dans un élevage, d'éviter de mélanger parce qu'après on peut avoir des problèmes sanitaires importants, parce qu'elles n'ont pas les mêmes souches de parasites ou de pathogènes, et du coup ça évite ce genre de choses. Et puis ce sont des bêtes qui se connaissent et du coup c'est plus facile. Parce qu'on leur propose un gros changement, un changement d'exploitation, donc si elles font déjà troupeau, c'est pas mal. Ça m'est arrivé d'acheter une paire de bêtes colorées parce que je n'en avais pas assez à mon goût, à un éleveur qui en produisait pas mal, mais c'est tout. J'ai vite arrêté d'acheter des femelles en fait. Partant de là, après mon premier agnelage il y a eu une sélection, pas naturelle, mais un peu spontanée. Il y en a qui ont mal vécu le changement, qui se sont affaiblies, qui n'ont pas fait de lait, qui m'ont fait des agneaux trop justes. C'est ça qui s'est fait dans un premier temps, c'est les résultats pour elles-mêmes et pour leurs agneaux. C'est comme ça que j'ai choisi de faire partir mes premières bêtes, et puis c'était surtout les plus âgées. Maintenant, les mâles, la plupart partent en colis. J'en garde pour faire du mouton mais ce n'est pas forcément les plus beaux, ce sont ceux que je n'arrive pas à vendre, qui ne sont pas assez gros au printemps. Les béliers, ils sont sélectionnés avec les collègues, pour leur conformation essentiellement : la largeur de leur dos, de leurs épaules, de leur croupe et les antécédents, les résultats de leur mère sur les autres années, et puis leur génétique vis-à-vis de la tremblante. Et pour les femelles, je décide de toutes les garder jusqu'au printemps suivant, jusqu'à un an, et là je choisis en fonction de leur état, des résultats de leur mère, et si après ces deux critères j'ai encore le choix, celles qui me plaisent plus ou moins au niveau couverture de laine, tête, conformation, et si j'ai encore le choix, sur les critères esthétiques, phénotypiques.

PM. Pour moi, c'est d'abord ce qui ne crève pas et qui n'a pas de velléités à vouloir crever. Je n'élimine pas forcément les bêtes maigres, par contre j'élimine les bêtes qui restent maigres longtemps. C'est-à-dire celles qui n'ont pas une forte capacité à reprendre. Pour les agneaux, pour les plus beaux qui vont finir en reproducteurs, là c'est important de savoir comment on les choisit, et honnêtement je choisis plutôt la mère que l'agneau, même si je regarde l'agneau quand même. Je vais choisir des bêtes qui sont bien conformées, issues de mères qui ont déjà fait leurs preuves en termes d'arrêt-reprise de croissance, en termes de production d'agneaux précédents que j'ai toujours en mouton et qui font de beaux moutons, ou de mères qui font de belles agnelles. Donc dans les critères il y a ça, il y a la laine, parce que j'ai dit que c'était un de mes objectifs de production, de mettre une qualité lainière sur cette race, et voilà. Bon après, avec des critères physiques : quand on voit une bête, on sait que c'est de la Raïole, mais ça c'est cosmétique. Et à part ceux qui partent en reproducteurs, tout le reste est castré. Dans ce qui est castré, les trucs qui ont une jolie laine et qui ne sont pas trop moches, je vais les garder en moutons, et tout le reste, ça part en viande. J'essaie de garder en moutons une vingtaine de bêtes par an, valorisés à trois ans, ça fait 80. Donc il devrait y avoir à peu près 80 moutons dans mon troupeau à chaque fois. Et franchement, quand on a un été de merde, comme cette année, les seules bêtes qui sont grasses, ce sont les moutons et ce sont les menons¹⁰. Franchement, les agneaux, ils ont

10. Boucs castrés.

arrêté leur croissance, les brebis, elles ne sont pas en état, et les moutons, ils sont gras comme des cochons. Voilà. C'est tout ce que j'avais à dire !

NL. Vous transhumez tous les deux chaque année, à pied. Pourquoi ce choix ?

NS. Pour se dégager du temps, pour pouvoir oublier un peu son troupeau l'été ! Non, d'abord la transhumance, c'est pour les bêtes, parce qu'il fait trop chaud en bas, même s'il reste assez à manger. Elles ont quand même moins chaud à la montagne, au moins la nuit. Et ça leur fait du bien de changer de terroir, aussi. Je pense que c'est bénéfique. Et oui, pour libérer du temps pour les éleveurs. Ils regroupent leur troupeau, ils embauchent quelqu'un et ils peuvent faire autre chose qu'être au cul de leur bête comme ils font toute l'année. Ça fait trois bonnes raisons. Et à pied, parce que nous, on n'a que trois jours de transhumance et ça ne fait pas un gros choc pour les bêtes. Ça n'est que trois jours, ça fait une belle aventure à partager avec les gens qu'on aime, tant que ça leur plaît, et moi je trouve plus facile de compter sur les pattes de mes brebis que de compter sur un transporteur. Il y a le côté stressant, quand on est encore en bas, qu'on doit traverser ou marcher sur la route, mais il y a quand même plein de moments précieux qu'on ne peut vivre que là !

PM. C'est un investissement sur le long terme... transgénérationnel. Pas une tradition, mais plutôt la conservation d'un usage qui permette aux générations suivantes de pouvoir continuer à utiliser cet outil qu'est la transhumance à pied. Parce que le déplacement des troupeaux est souvent contraint par le droit civil, notamment par la propriété privée, et les droits d'usage peuvent se perdre. Donc il y a des droits d'usage qui permettent le déplacement des troupeaux et le fait de continuer cette affaire permet de faire perdurer les droits d'usage.

NL. Vous avez parlé de production de liens. Quelle est la place des collectifs dans votre activité ?

PM. Les collectifs ont un rôle structurant pour nous. J'en ai déjà mentionné certains plus haut. Et puis je viens de parler de la transhumance. Le groupe de gens autour de la transhumance, c'est important. Après, il y a le collectif de la Société civile des terres du Larzac (SCTL) pour la gestion foncière d'un espace partagé par différentes fermes avec tout un tas de réflexions et de mises en commun. Il y a des collectifs comme l'Association des vétérinaires et éleveurs du Millavois (AVEM). Il y a des collectifs plus ou moins formels. L'AVEM, c'est très formel. Le collectif des gens qui participent à la transhumance, c'est beaucoup moins formel. En formel, il y avait le collectif Raïolaine, dont on est sorti, qui se fait remplacer par un collectif plus informel puisqu'il n'a pas de nom, il y a l'abattoir, il y en a plein... Les bois du Larzac, où on travaille sur la valorisation des parcours, c'est une association qui a pour but de lutter contre l'enrésinement du Causse, notamment par l'activité pastorale.

NS. Alors, les collectifs... Le groupe d'éleveurs qui m'a accueillie, le Groupement Pastoral (GP). J'ai acheté un troupeau qui avait une place à la montagne, donc c'est assez énorme, ce n'est pas tout le monde qui a ça. Cette place à la montagne, elle est précieuse, pour les raisons que j'ai évoquées. C'est aussi un Syndicat d'éleveurs de brebis Raïoles qui réfléchit à ses critères de sélection, qui fait partie de l'Association des trois races locales, qui elle aussi réfléchit et organise un peu la sélection des reproducteurs des trois races, donc ça élargit un peu plus aussi les réflexions avec d'autres éleveurs, qu'on croise moins souvent. Ça c'est

le côté des éleveurs. Dans ces collectifs-là, surtout Raïoles, il y a aussi le développement de la filière laine, qu'ils avaient réussi à enclencher et qui s'est un peu épuisé, et qui a permis quand même d'apprendre à valoriser notre laine, à organiser un chantier de tonte, à la trier, à l'amener à laver, à transformer, donc il y a tout ça qui a pu se mettre en place. Après, personnellement, il y a eu plusieurs éleveurs qui ont été ressources pour moi, pour mon installation et qui le sont encore aujourd'hui. Quand j'ai besoin de discuter d'un problème sanitaire, ou de n'importe quoi, ou d'un coup de main ponctuel, j'ai quand même des gens à appeler en cas de besoin. Il y a encore la coopérative d'éleveurs qui a repris l'abattoir du Vigan, qui nous a permis de sauver cette activité-là, d'abattage et de découpe de proximité, et de continuer à commercialiser nos colis en vente directe. Ce qui n'est pas rien non plus. Il y a aussi le CIVAM Empreinte, qui est un chouette groupe de paysans de l'Hérault, qui réfléchit sur les pratiques et sur les questions des uns et des autres et qui organise des formations diverses et variées, à la demande des paysans, à la demande des éleveurs, et qui m'a bien apporté aussi, qui m'a bien enrichie, sur mes choix de site d'agnelage, sur mes pratiques de garde, de pâturage, de gestion de la ressource, de négociations avec mes bêtes, sur leur gourmandise. Et puis, il y a le réseau de Terres Vivantes aussi, pour moi c'est important. C'est un réseau d'accompagnement à l'installation et au développement des petites exploitations, des petits paysans. Je fais ma comptabilité avec eux chaque année, on se retrouve avec d'autres paysans, que ce soit des éleveurs ou des maraîchers, ou des apiculteurs. Il y a plein de profils différents et on échange sur plein de sujets, ça fait du bien, c'est agréable aussi ces rencontres-là, annuelles. On peut aussi faire circuler des infos sur le réseau, si on cherche du monde pour faire ci ou ça, pour tel ou tel projet. Et après, le collectif draille, je reviens sur eux, mais ce n'est pas rien les gens qui se sont fédérés pour monter, et que ce soit une belle expérience, que chacun puisse en profiter tout en s'engageant dans l'organisation. Ça c'est important aussi, ces petits collectifs informels.

NL. On a parlé de tout ce que vous produisiez, mais pour qui considérez-vous que vous produisez ?

NS. Pour la société. Je pense que cette activité a un rôle social important et après ça dépend de quel produit on parle, précisément... S'il faut aller dans le détail, ma viande et ma laine pour les habitants du coin, le fumier, ben ce n'est pas moi qui le récolte et qui le valorise, c'est l'été à la montagne qu'ils font ça, mais c'est aussi une vente locale, si on parle des produits bruts... Et après, tout ce qui est ambiance villageoise et partage, c'est aussi la plupart du temps pour les locaux, essentiellement. Il y a aussi vos étudiants qui viennent chercher des données, pour la recherche aussi on produit un peu des données. Mais après voilà, indirectement je pense que c'est bien de tenir bon, de tenir cette activité, là dans les Cévennes, là-bas au Pays basque, pour nos régions et pour le pays... C'est bien d'avoir cette capacité-là, de faire vivre cette activité, de ne pas juste l'oublier et la laisser disparaître. Parce que, comme toute production alimentaire, je dirais, c'est important que le pays soit capable de produire sa nourriture. Il me semble que c'est primordial, parce que si du jour au lendemain, pour X raison, on ne peut plus en importer, on est chocolat. Si demain il n'y a plus rien dans les supermarchés, qu'est-ce qu'on mange ?

PM. Bon déjà je produis pour moi ! Le premier truc qui me nourrit, c'est mon besoin de cohérence. Oui, je produis d'abord pour moi, pour me nourrir moi, parce que j'adore bouffer mes bêtes, même si parfois, quand tu sais quelle bête est dans ton assiette, ça fait

un peu bizarre. Là par exemple, on a fait les chèvres, alors quand tu sais que tu manges des keftas de Pattes-en-l'air, de Tempête et de Nuage... c'est un peu bizarre, mais c'est bon quand même ! En fait je produis pour moi d'abord, et pour le territoire ensuite. Le territoire étant cette espèce d'unité fonctionnelle qui correspond à là où vit mon troupeau et là où je vis moi. C'est ma zone d'activité, avec toute sa diversité et sa cohérence, et ses acteurs. Je produis pour faire vivre Guillaume Join, un tout jeune filateur, qui vient de s'installer dans le Nord-Aveyron avec une filature et une matelasserie. Je produis pour faire exister ce petit abattoir de proximité en gestion collective au Vigan, je produis pour entretenir la biodiversité... Non, non, c'est une boutade !

NL. Est-ce que tout le monde a les moyens d'acheter vos produits ?

NS. Tout le monde, sûrement que non. Enfin, je n'en sais rien... Je ne sais pas si ceux qui disent qu'ils n'ont pas les moyens, n'ont réellement pas les moyens ou s'ils préfèrent les mettre ailleurs. C'est difficile à dire, aujourd'hui, l'importance qu'a la part bouffe dans le budget d'une famille. Il y a tellement d'autres sujets de consommation que j'aurais du mal à dire, mais en tout cas je n'ai pas du tout l'intention de viser des marchés de luxe. Je vends mes agneaux à 14 euros le kg, découpés, le mouton un peu plus, je le vends à 20 euros et encore en général je le fais au même prix, mais voilà pour vraiment distinguer par le prix, je dis ça. Après, comme c'est une vente qui n'est pas étalée, très ponctuelle, je me dis qu'il y a des gens qui n'ont peut-être pas les moyens de déboursier la somme que ça représente. Ils n'ont pas autant de liquidités disponibles à ce moment-là et ça peut les freiner. Il y en a d'autres, ils n'ont peut-être pas les moyens matériels, un congélateur, de la place, et ce genre de choses. Mais en tout cas, 14 euros le kg quel que soit le morceau, c'est moins cher que chez le boucher, c'est plus cher qu'au supermarché. Est-ce qu'ils ont les moyens ou pas, est-ce qu'ils les mettent ou pas ?

PM. Non, pas tous mes produits. Par contre, je veux vendre à un prix qui reflète le travail que ça représente. Si on vend de l'agneau à 15 euros le kg, ce qui est quand même moins cher qu'en supermarché, de l'agneau ou du broutard que l'on met un an ou moins d'un an à faire, pourquoi ne le vendrait-on pas le triple si ça met le triple de temps à le faire ? Donc je ne le vends pas le triple, je ne le vends que 5 euros de plus le kg. Mais par principe, et pas que par principe, pour refléter aussi la qualité de la viande, puisque c'est quand même une qualité nettement supérieure à celle de l'agneau ou du broutard, moi je trouve ça incohérent de le vendre moins cher. Après, 20 euros le kg, ça commence à chiffrer un peu, sachant que ça reste compétitif par rapport au prix des boucheries, parce que les bouchers il faut qu'ils fassent leur marge et que les supermarchés ce n'est pas si peu cher que ça. Non, je suis conscient que tout le monde n'a pas les moyens d'acheter ma viande au quotidien. Cependant, je milite de manière assez ostentatoire pour une diminution de la consommation de viande et pour une consommation de meilleure qualité. Après, voilà, ma logique c'est de produire du mouton cher au kg, tout en continuant à produire du broutard moins cher au kg et de la brebis transformée encore moins chère au kg. Donc, qu'à peu près tous les gens du territoire puissent se permettre d'acheter un de mes produits. En sachant qu'il y a des gens qui n'ont pas les moyens de s'acheter de la viande tout court, que ce soit chez moi ou ailleurs.

Attentes, difficultés, désillusions et avenir des pratiques pastorales

NL. On a parlé de ce qui vous a attiré dans cette activité, mais depuis que vous la pratiquez, qu'est-ce qu'elle vous a apporté ? Est-ce que vous avez eu des désillusions par rapport à vos attentes ?

PM. Ça m'a quand même apporté une grande liberté, malgré l'énorme contrainte que représentent les animaux. Après, je n'imaginai pas forcément ça comme ça. J'ai découvert, pas mal à mes dépens, que ce qui me semblait évident pour moi ne l'est pas forcément pour les autres. J'ai dû apprendre à gérer les différences d'opinions et de points de vue : « Ici c'est une terre de vignes, tes moutons, tu te casses avec tes moutons de merde ! » Alors que c'est une terre à moutons ! Depuis plusieurs milliers d'années, mais non... ils ont décidé que ce serait de la vigne, point. Après, la manière dont j'ai conçu mon activité d'élevage en mode un peu berger sans terres, c'était assez militant, assez plaisant, ça me parlait bien, mais j'avais oublié qu'on ne restait pas jeune éternellement, et que tout ça, ça coûte quand même. Je n'avais pas imaginé à quel point la précarité pouvait être coûteuse en énergie, à quel point cette situation pouvait être vécue comme une situation précaire plutôt que comme une situation de grande liberté. En fait la liberté va aussi avec la précarité et même si l'une nourrit, l'autre pèse, donc il faut aussi s'adapter, comme on s'adapte aux besoins du troupeau, à aller chercher la ressource, et les conditions météo et tout ça, on s'adapte aussi à l'évolution de nous, en tant que personnes. J'ai aussi dû m'adapter à des contraintes administratives, même si j'adore contourner ces contraintes administratives en jouant sur la limite départementale, en jouant sur le fait d'exister dans deux voire trois départements maintenant. Ces contraintes, elles peuvent être justifiées, mais elles ne le sont souvent pas trop de mon point de vue et j'adore, quand ce n'est pas justifié, avoir des éléments qui me permettent de les renvoyer dans leur bêtise, surtout quand ces éléments sont donnés par l'administration elle-même ! Mais voilà, toutes ces contraintes-là, je les subis. Les contraintes administratives, c'est lourd pour moi, je sais que je dois faire avec, je fais avec et ça a effectivement orienté, non pas ma gestion, mais la manière dont je vis mon activité. Par exemple, je continue de faire du mouton alors qu'en faisant du mouton, je perds ma prime ovine, donc je perds des aides PAC, et on sait d'expérience que les aides PAC orientent, et c'est un peu fait pour.

NS. Il y a un truc en particulier. J'avais parlé d'ouverture d'esprit du groupe d'éleveurs avec lequel j'ai commencé à travailler, avec qui j'avais vraiment envie de partager des trucs, d'apprendre, de faire ensemble ; et après nos relations se sont compliquées. Ça ne m'a pas paru si ouvert que ça, et puis maintenant c'est distant et je trouve un peu tristes les relations avec le GP avec lequel mes brebis montent l'été sur l'estive. Ça me pèse aujourd'hui, cette relation qui me semble un peu immuable, qui *a priori* n'évoluera pas. Après, il y a mes capacités de résistance, je dirais. J'étais tout feu, tout flamme, et je m'épuisais quand même pas mal. J'ai l'impression que c'est bon d'arriver à s'économiser et que j'ai encore du mal à le faire. En fait, être libre, ne pas avoir de siège d'exploitation, c'est bien au début, mais on en a besoin à un moment donné. D'avoir le troupeau loin de soi toute l'année, loin de l'endroit où on dort, ce n'est pas très tranquillisant. Il y a des moments où ce serait chouette d'avoir au moins une saison par an à la maison, c'est reposant. Elles sont là, elles sont à côté de là où on dort, et puis c'est agréable aussi ! Ça, ça me pèse aujourd'hui. J'ai vraiment envie d'avoir tout au même endroit, là où je vis, là où j'ai trois bêtes isolées à cause d'un problème X ou Y, trois bottes de foin pour dépanner, mon

matériel. Ne pas avoir à le chercher : est-ce qu'il est à mon garage, est-ce qu'il est à mon troupeau, est-ce qu'il est là où je vis ? Enfin voilà, ça c'est pesant, de ne pas avoir de vrai siège d'exploitation. J'étais aussi super enthousiaste les premières années où j'ai vendu mes colis. Je sentais vraiment que je ne tenais pas mes colis, que les gens en voulaient. J'avais plus de demande que d'offre. Et là pour plusieurs raisons, je ne sais pas, il y a eu moins d'engouement et ça m'a un peu déçue aussi. Je me suis dit : « qu'est-ce que j'ai mal fait ? » Ça m'a un peu remise en question, l'intérêt de ce que je fais, si je ne peux plus vendre mes colis, si ma viande n'intéresse plus personne, quel sens ça a ? Je suis aussi déçue qu'on n'arrive plus à valoriser la laine, que ça se soit épuisé par manque d'organisation, de choix d'embaucher quelqu'un pour animer le projet... par ambition en fait. On a un peu échoué par ambition et voilà, il y a ce genre de choses qui me pèsent aujourd'hui. Ce que je me dis, en fait, c'est que j'étais rassurée de pouvoir mener mon projet toute seule, tout en ayant de l'aide ponctuelle. Aujourd'hui, sûrement aussi parce que j'ai un petit garçon à charge, je ne m'imagine plus m'installer toute seule dans mon coin. Voilà, ça c'est un gros point qui a changé quand même. J'ai cru que je pourrais mener ma barque toute seule mais en fait non. Je pense que ce n'est pas l'avenir dans notre société actuelle pour les jeunes agriculteurs en installation de faire les choses tout seuls dans leur coin, même si c'est plus confortable de tout gérer soi-même et de ne pas se confronter aux divergences d'opinion, d'objectifs, de priorités avec d'autres. Ce n'est pas facile le collectif, non plus, mais je crois qu'il faut lutter contre l'isolement des jeunes agris, s'ils veulent tenir la distance.

NL. Justement, concernant cet isolement, est-ce que c'est facile de combiner votre activité d'élevage pastoral avec la vie sociale ?

PM. Eh bien, c'est une activité qui est calée sur le rythme des bêtes et qui n'est souvent pas très compatible avec le rythme des humains, d'une manière générale, et encore moins avec le rythme des bureaux et les horaires des administrations. Moi, je n'ai pas de gamins en âge d'aller à l'école, donc je n'ai pas à gérer ça, mais si un jour je dois refaire des gamins, gérer le troupeau et les horaires des écoles, avec des horaires fixes et tout ça, je ne vois pas comment... Et puis, aller se faire un resto, laisse tomber, à partir du moment où on passe en heure d'été, ce n'est même pas la peine d'y penser parce qu'on bosse jusqu'à ce qu'il fasse nuit, en général, parce qu'on va garder. Donc non ce n'est pas très compatible. Prévoir des trucs à l'avance, ce n'est pas évident. Sans se faire remplacer en tout cas. Après, si on a le luxe d'avoir du personnel qualifié disponible pour se faire remplacer au pied levé, là ça change la donne. Mais ce n'est pas donné à tout le monde d'avoir ces personnes ressources dans son entourage, et puis ça se monnaie aussi.

NS. Oui, parce qu'on n'a pas le même rythme que le reste de la société. Les brebis, elles, n'ont pas de mercredi, ni de week-end, et on aimerait bien aussi être dispo le mercredi pour son petit et le week-end pour son petit et les copains, pour faire des trucs... On aimerait bien partager ce genre de choses avec d'autres. Et vu que c'est difficile d'avoir du relais, c'est compliqué de trouver ces espaces-là, ces espace-temps. Donc oui, il y a ce côté-là qui est un peu incompatible et c'est pour ça qu'il faut penser au relais, mais je dirais de la même façon avec des enfants qu'avec un troupeau en fait. Quand on est portée par l'énergie du désir de l'enfant ou d'un troupeau, on se sent capable de tout, et de tout porter toute seule, mais en fait on découvre que c'est quand même compliqué. Et quel moyen on a aujourd'hui, dans l'organisation familiale et sociale, d'avoir ces relais ?

NL. Quels sont selon vous les éléments moteurs des changements à venir pour votre activité ?

PM. Il y a plusieurs choses. Il y a l'acceptation de notre activité, des mutations de notre activité dues à l'évolution du contexte, notamment la prédation, avec la présence des chiens. Ça, c'est un fort élément qui va contraindre notre activité. Donc en gros, accepter qu'il y ait des clôtures partout, accepter qu'il y ait des gros chiens de protection qui font peur et qui empêchent les promeneurs d'aller promener leur chien au milieu de nos pâturages. Il y a aussi l'image publique qui est véhiculée par les médias de l'élevage et l'amalgame qui est fait entre tous les modes d'élevage. Donc, tant qu'on nous assimile à de l'élevage industriel, ça va nous contraindre fortement par l'acceptation. C'est toujours ça, l'acceptation par les usagers du territoire de notre activité : pour des raisons pratiques — promener son chien ou pas —, pour des aspects politiques ou militants — antispécistes... —, et puis les aspects administratifs et de perfusion européenne. Donc les politiques agricoles européennes.

NS. Moi je pense que ces moteurs sont mon énergie et ma connexion avec les gens pour qui cette activité fait sens. Et puis la PAC, forcément. L'évolution de la PAC. L'évolution de mes relations avec mes collègues aussi. Après, tout ce qui est véganisme, j'en ressens de plus en plus, mais à titre personnel. Des gens qui me disent : « mon fils ne mange pas de viande, il est végan, ma fille ceci... » Il y a de plus en plus souvent des repas sans viande, un côté diabolisé de la viande, un peu exclu en tout cas. On pourrait le présenter comme un produit exceptionnel, festif, pour débanaliser le fait de manger de la viande, mais non... on est juste exclus. Donc c'est un peu inquiétant, je dirais. Mais je n'ai pas l'impression que ça ait un impact direct sur ma commercialisation en tout cas, pour le moment. Je ne sais pas quelle tournure ça peut prendre. Je me dis que sûrement j'y crois encore profondément puisque j'ai l'espoir intime de transmettre à quelqu'un, donc c'est que j'y crois encore. Parfois je me dis que ça ne sert à rien tout ça et parfois je me dis qu'il faut continuer, il faut garder le cap. Il y a quelque chose qui me pousse à le faire en tout cas. Je pense que c'est la cohésion du milieu, avec les collègues, avec les organismes d'accompagnement, avec les locaux, je pense que c'est ça qui est déterminant, cette cohésion-là.

NL. Et les changements climatiques, vont-ils avoir une influence sur l'élevage pastoral ?

PM. Le climat, on gère... On va bouffer de la feuille et on s'approchera des rivières et on déplacera nos troupeaux là où il y a des choses à boire et à manger. Dans nos systèmes, même si on est amenés à ne plus pratiquer la transhumance parce que pendant quelques années on a tout ce qu'il faut sur notre ferme ou si on a réduit le troupeau fortement pour être plus tranquilles pendant quelques années, on sait pertinemment qu'on est capables de déplacer notre troupeau de 100 ou 200 km, éventuellement à pied, pour aller chercher la ressource disponible ailleurs. C'est toujours se déplacer pour aller chercher de l'herbe ailleurs, et ça fait partie des aléas qu'on sait forts dans notre activité. Franchement, j'espère que les élevages industriels arrivent au bout de leur logique avec l'évolution climatique. Mais je crois que je me mets un doigt dans l'œil au moins jusqu'au coude. En tout cas de mon vivant.

NS. Non, même là tu vois qu'il n'a pas plu, on a quand même une grosse sécheresse, et malgré tout, même avant la pluie qu'il a fait en fin d'été, ici je n'étais pas inquiète qu'elles trouvent à manger et à boire. Du coup, on est peut-être un peu privilégiés, mais il faut

trouver les endroits où ça peut vivre, où ça peut survivre, mais il faut que ça survive ! J'ai l'impression que j'aurai toujours à manger et à boire ici. La question, ça va être l'estive. Est-ce qu'il y aura toujours de l'eau là-haut ? Aujourd'hui j'envisage déjà de faire autrement pour l'été, mais je pourrais aussi carrément envisager de lâcher les brebis, qui supportent moins bien la chaleur que les chèvres, et ne prendre que des chèvres, en fait, pour produire de la viande et du lait. C'est plus résistant.

NL. L'élevage pastoral, alors, tel que vous le pratiquez aujourd'hui, c'est un anachronisme ou une solution d'avenir ?

PM. Les deux. Totalelement les deux, parce que les territoires ont évolué avec des objectifs qui sont les leurs. On peut parler du Pic Saint-Loup, avec un développement viticole et un développement en termes d'urbanisme qui fait totalement abstraction de nos activités d'élevage, en misant tout sur le pinard et le béton. Et vu l'évolution du climat et les roustes que se sont prises les vignes ces cinq dernières années, il y a des viticulteurs qui mettent la clef sous la porte et des investisseurs qui commencent à se dire que la vigne n'est pas forcément un investissement sans risques. Et le retour de l'élevage sur les territoires fait que tous les aménagements qui ont rendu nos pratiques anachroniques, en fait, vont devoir se réadapter au retour de l'élevage pastoral sur le secteur. En tous cas, là je parle pour le secteur des garrigues. Ce sont des espaces de reconquête pastorale, donc en gros beaucoup de surfaces disponibles, pas beaucoup de surfaces sécurisables, donc ce sont des secteurs où les petits jeunes viennent s'installer, parce que ça ne coûte pas cher, c'est précaire, parce que tu ne payes pas, et si tu ne payes pas, ce n'est pas cher ! Tu peux t'installer là, tu peux créer ton activité, et une fois que c'est créé là, tu peux aller t'installer ailleurs. Je pense qu'il va y avoir un retour en force dans les années à venir des activités pastorales extensives sur tout le territoire français. Allez, soyons fous !

NS. Moi je dirais : aucun des deux. Je comprends bien la question et on pourrait dire un peu des deux. Un peu d'anachronisme, mais solution d'avenir, non ! Absolument pas une solution, mais par contre une graine précieuse à conserver pour les générations futures, qui en feront ce qu'elles voudront. Et anachronique oui, ça a un côté anachronique, parce qu'avec le fonctionnement familial et social actuel, c'est compliqué de tenir un système comme ça. Mais pas que ce système pâturant. Même les conventionnels et les intensifs, c'est l'histoire et c'est l'époque dans laquelle on vit qui font qu'ils vivent ce qu'ils vivent, avec l'endettement, la surproduction, tout ça, mais ce n'est pas vivable socialement. En plus ils souffrent des jugements actuels à l'encontre de leurs pratiques destructrices. Mais comment dire ? Peut-être que l'élevage et au sens large l'agriculture sont difficilement vivables dans la société telle qu'elle est organisée aujourd'hui.